



Charles Burnett, l'expérience noire américaine sur grand écran

ENTRETIEN • Hôte d'honneur du Festival Cinéma tous écrans, le réalisateur évoque son travail, sa communauté et l'Amérique.

PROPOS RECUEILLIS PAR

MARC MENICHINI

La salle de Fonction cinéma risque bien d'être pleine samedi prochain. Cinéma tous écrans y organise une rencontre avec son président du jury, le grand réalisateur noir américain Charles Burnett, peu connu en Europe. Bien décidé à mettre cette figure incontournable du cinéma indépendant à l'honneur, le festival propose également jusqu'au 2 novembre une rétrospective sélective de ses films. La plupart inédits sur nos écrans. Dans un entretien accordé au *Courrier*, Charles Burnett revient sur son travail de réalisateur et livre son regard sur les élections américaines.

Peut-on être un cinéaste noir et simplement cinéaste, sans porter la cause de toute une communauté?

Cette idée de réalisateur noir tend à excuser le fait que vous racontiez une histoire qui se passe aux Etats-Unis. Or nous faisons partis de ce pays. Les groupes ethniques définissent certaines choses en les ghettoïsant. Quand les premiers festivals sont apparus dans les années 1960, l'expression de «réalisateur noir» n'existait pas. Mais il y avait déjà des circuits de films «raciaux» produits pour un public déterminé.

«Quand on vous refuse la possibilité de raconter une histoire, ceci renforce votre détermination de le faire malgré les obstacles. Kent MacEnzie, e réalisateur blanc de *The Exiles* (film produit par Charles Burnett, nldr) savait qu'il plongeait dans une culture inconnue. Son film fonctionne, car il a donné un visage aux Indiens d'Amérique, invisibles dans leur propre pays. Les bons films construisent des ponts entre des cultures et des peuples.

Vos films proposent donc une représentation différente de la vie des Noirs?

Mon cinéma est une réaction à Hollywood, qui a intentionnellement déshumanisé certaines communautés. Depuis *La Naissance d'une nation* (film muet américain sorti en 1915, nldr) et jusqu'à maintenant, il y a cette représentation caricaturale, bouffonne et sans substance des personnes de couleur. En nous lançant dans le cinéma à la fin des années 1960, nous voulions contrer ces stéréotypes. Et créer nos propres narrations et sensibilités. Nous voulions faire entendre les voix des Noirs, des Hispaniques et des Indiens.

Vos premiers films ne parlent pas directement d'exploitation. *Killer of Sheep* par exemple brosse le portrait en mosaïque d'une communauté afro-américaine.

Je n'ai pas fait de films sur l'exploitation dans notre communauté. Ces derniers étaient réalisés par des personnes qui pour la plupart n'avaient pas vécu ce qu'il filmait. Il y avait donc deux réalités, la leur et la mienne, bien éloignée de celle de ces nantis. *Killer of Sheep* était une réponse à ces films qui romantisaient la communauté. Je cherchais à être le plus objectif possible. Mais le film était complètement scénarisé.



Charles Burnett: «Mon cinéma est une réaction à Hollywood, qui a intentionnellement déshumanisé certaines communautés.» M. BUENO

A un moment, je me suis demandé si j'étais vraiment un porte-parole pour la communauté. Dire à quelqu'un comment mener sa vie est présomptueux. Pour ne pas imposer mes valeurs, j'ai essayé de raconter une histoire inspirée de la réalité. Ainsi, un activiste ne voyait pas un film qui lui disait comment aider la communauté, mais qui plutôt le conduisait à se demander ce que je peux faire face à cette situation. Je voulais refléter un quotidien et montrer comment il devient une histoire et permet d'exprimer des thèmes.

A qui vos premiers films étaient-ils adressés?

Ils n'étaient pas destinés à sortir en salle. Nous n'en n'avions pas les moyens. Ils étaient plutôt pour des groupes politiques ou des militants qui voulaient dis-

cuter des problèmes de la communauté.

Vous n'avez jamais été tenté d'intégrer les Black Panthers?

Comme ils étaient dans mon quartier, j'en connaissais quelques-uns et je les aurais peut-être rejoints. Mais certains étaient des inadaptés de la société. Comme celui à côté duquel j'étais assis qui un jour a toisé du regard des policiers. C'était complètement fou, car la police de Los Angeles était connue pour sa violence. Et il essayait de les provoquer! J'étais aussi sur le campus de l'UCLA (*University of California Los Angeles*, nldr) lors de la fusillade qui a coûté la vie à Bunchy Carter et John Huggins. Ce genre d'événements m'a clairement incité à ne pas m'engager. Je n'étais pas un suiveur. Mais à cette époque, tout le monde

était enthousiaste de voir ces organisations s'opposer.

Quel sens donnez-vous au terme d'indépendant?

Etre indépendant en soi n'a rien d'honorifique. On peut faire des films pornographiques ou des métrages complètement indulgents ou odieux de manière autonome. Pour moi c'est une question de responsabilité. Il faut transmettre aux gens quelque chose qui les change. Les films ont la capacité de mobiliser les gens, de les faire réagir. Le documentaire *The Thin Blue Line* (1988) de Errol Morris a permis de sortir de prison un homme accusé de meurtre. Les films «blaxploitation» étaient révolutionnaires à leur époque car ils montraient pour la première fois des protagonistes noirs à l'écran. Je les trouvais trop commerciaux, mais le public s'y était intéressé...

Beaucoup disent que vous auriez ouvert la voie à de nombreux cinéastes afro-américains, comme Spike Lee: vous confirmez?

Pas du tout! Spike Lee avait sa propre stratégie. Ce sont les festivals de cinéma en Europe qui nous ont ouvert la voie. C'est à Berlin, à Paris ou à Amsterdam que les réalisateurs noirs ont obtenu la reconnaissance. William Greaves (*acteur afro-américain, mais aussi réalisateur notamment du documentaire «Ali the fighter», 1974, nldr*) disait que ces projections lui rappelaient l'arrivée du jazz en Europe dans les années 1940 et 1950. Les musiciens noirs étaient vraiment pris au sérieux pour la première fois.

Est-ce toujours aussi difficile pour vous de faire des films?

Oui, ça l'est pour les réalisateurs noirs et plus encore pour les réalisatrices! La principale difficulté demeure la distribution. Peu de cinémas projettent les films indépendants. On ne peut pas réaliser un film et attendre qu'un jour il soit distribué. Ça ne marche pas! La situation s'est même détériorée. Si je ne travaille pas, des scénaristes ou des techniciens seront affectés. Pendant plus de dix ans, je me suis battu pour obtenir le financement de *The Annihilation of Fish* (1999). C'est encore un long combat. Il va falloir aider les réalisateurs de films indépendants. I

¹ Lire notre édition du 25 octobre 2008. Rens. www.cinema-tout-ecran.ch

«Obama président: une petite révolution»

Inutile de vous demander pour qui vous voterez mardi prochain...

(Sourire)... Et pourtant de nombreuses personnes ne voteront pas pour Obama parce qu'il est Noir. Ils préféreront faire confiance à Sarah Palin qui n'a aucune expérience ou à McCain qui est comme George Bush. Les républicains ont insufflé aux Américains l'impression d'être toujours menacés.

Les Afro-Américains vont-ils se déplacer en masse à votre avis?

Oui! Beaucoup ont même déjà voté par correspondance, craignant une nouvelle fois des fraudes à cause des machines défectueuses. Dans certains endroits, les républicains ont multiplié leurs efforts pour priver des Noirs de leur droit de vote car leurs noms se trouveraient sur des listes de police. Même si les sondages disent Oba-

ma gagnant, certains pourraient finalement voter McCain. L'élection d'Obama serait une petite révolution non violente, une étape significative dans l'histoire des Etats-Unis comme l'est aussi cette crise financière. Ces deux événements pourraient changer les Etats Unis et le monde.

Si le racisme fait perdre Obama, peut-on s'attendre à des troubles?

Peut-être! Les Américains sont très frustrés. L'économie est mauvaise et les pertes d'emplois nombreuses. On ne pourra plus économiquement supporter une administration qui décide sur un coup de tête de partir en guerre. Et de dépenser des milliards en Irak, augmentant ainsi notre dette. Ce n'est pas durable! Certaines personnes parlent de quitter le pays si McCain gagne. Il y aura beaucoup de mécontentements. MMI

EN BREF

BERNE

Le Musée de la comm' primé

Le Musée de la communication, à Berne, a reçu le prix international «Dibner Award» 2008. L'institution est distinguée pour son exposition permanente «As Time goes Byte», consacrée à l'histoire de l'informatique et de la culture numérique. Cette rétrospective sur 50 ans est la première du genre en Suisse. L'exposition, qui a ouvert ses portes en mai 2007, présente en particulier le premier ordinateur construit en Suisse et mis au point à l'EPFZ dans les années 1950. Un espace est aussi dévolu aux jeux informatiques les plus populaires des années 1980. Créé par la Société pour l'histoire et la technologie, le «Dibner Award» est décerné chaque année depuis 1985. ATS

THÉÂTRE

Nicolas Bataille n'est plus

L'homme de théâtre français Nicolas Bataille est mort à 84 ans, des suites d'un cancer, a annoncé mercredi sa famille. Sa mise en scène de *La cantatrice chauve* d'Eugène Ionesco est jouée à Paris depuis 51 ans. Il a aussi été acteur de cinéma, notamment pour le réalisateur Louis Malle. ATS

CENTRE DE LA PHOTO

Les jeunes en prolongation

L'exposition «Jeunevois», sur la jeune création photographique locale, présentée au Centre de la photographie de Genève (*Le Courrier* du 23 octobre) est prolongée jusqu'au 30 novembre. SSG Centre de la photographie, 10 rue des Vieux-Grenadiers, Genève, ma-di 11h-18h.

CONCERT À GUIN (FR)

Bohren & Der Club Of Gore, le retour

Le club Bad Bonn, à Guin dans le canton de Fribourg, figure une fois de plus sur la carte des aventures sonores les plus palpitantes. Vendredi, Bohren & Der Club Of Gore, quatuor allemand qui pratique un «slow jazz» aux intentions troubles (certains y décèlent la menace du *doom-metal* le plus occulte), livrera la primeur de son nouvel album, *Dolores*. Piano Fender Rhodes, cymbales brossées, basses profondes et saxo langoureux plongent l'auditeur dans un état «lynchique» d'inquiétante étrangeté. A l'affiche également, Alexander Tucker, ménestrel néofolk anglais qui vagabonde sur des sentiers expérimentaux, agrémentant ses complaintes de boucles et autres effets électroacoustiques. Tucker a récemment noué des collaborations avec Stephen O'Malley de SunnO))) et des membres du groupe Guapo. Un programme hypnotique... RMR

Ve 31 octobre, 21h30, Bad Bonn, Guin (FR). Rens: www.badbonn.ch

THÉÂTRE À LAUSANNE (I)

Le colonialisme en noir et blanc

Faire réfléchir à l'absurdité du colonialisme par le rire, c'est ce que visent Helvetas et Artlink avec *Afriopa, une clownerie coloniale*. La pièce a été créée par Kuckuck-Produktion, Zurich, et le théâtre C.I.T.O (Carrefour international de Théâtre de Ouagadougou). Elle est mise en scène par le Suisse Ueli Bichsel. Deux clowns bien différents – l'un est Noir et Burkinabé, l'autre est Blanc et Suisse – sont réunis par les turbulences du monde et vont démêler à leur façon les fils de l'histoire. Cette clownerie tente d'éclairer le colonialisme en inversant les rôles, soit en donnant le pouvoir à l'Africain, et dans un humour à la Beckett. DHN

Jeudi 30 oct., 20h30, CPO – Centre Pluriculturel d'Ouchy, 2 ch. de Beau-Rivage, Lausanne, rés. ☎021 323 33 73 (Helvetas). Spectacle tout public.

THÉÂTRE À LAUSANNE ET AIGLE

Extraits de mine

La mine de la ville a fermé ses portes. Les habitants y découvrent un personnage étrange, Violette, à qui ils vont confier leurs interrogations et leurs révoltes. Joué par le Collectif nunc Théâtre et mis en scène par Jo Boegli, *Violette sur la terre* est né de la rencontre de la Québécoise Carole Fréchette avec des ouvriers de régions minières, prétexte à évoquer la condition humaine, de monologues en dialogues, d'émotions en humour. DHN

Jusqu'au 9 nov., Théâtre 2.21, 10 rue de l'Industrie, Lausanne, rés.

☎021 311 65 14, ou www.theatre221.ch. Puis les 22 et 23 nov. au Théâtre du Moulin-Neuf, à Aigle.

CINÉMA

Une nouvelle revue voit le jour

Gratuite et en couleurs, *Daily Movies* est la nouvelle revue suisse consacrée au cinéma. Tirée à 30 000 exemplaires, elle paraît le 1^{er} de chaque mois et propose avant tout des critiques de films en salles et en dvd et un panorama des festivals de la région. *Daily Movies* est disponible dans les cinémas, les vidéoclubs, les magasins multimédias, les festivals, etc. On peut aussi s'abonner gratuitement. Rens. www.daily-movies.ch co